



ERRICO MALATESTA

**Vie extraordinaire du révolutionnaire
redouté de tous les gouvernements et
polices du royaume d'Italie**

VITTORIO GIACOPINI

LUX

ERRICO MALATESTA

VITTORIO GIACOPINI

ERRICO MALATESTA

Vie extraordinaire du révolutionnaire
redouté de tous les gouvernements
et polices du royaume

Traduit de l'italien par Serge Quadrupani



© Lux Éditeur, 2018
www.luxediteur.com

© elèuthera, 2012
Titre original: *Non ho bisogno di stare tranquillo*

Conception graphique de la couverture : David Drummond

Dépôt légal : 2^e trimestre 2018
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-270-0
ISBN (epub) : 978-2-89596-734-7
ISBN (pdf) : 978-2-89596-928-0

*L'homme qui croit en la prière est toujours
supérieur à l'idiot qui ne désire rien,
n'espère rien et ne craint rien.*

Errico MALATESTA

*La mémoire est semblable
à l'imagination.*

Giambattista VICO

NOTE DE L'AUTEUR

Je n'aurais pas pu raconter l'histoire de Malatesta (à ma manière) sans le secours du travail monumental de Giampietro (Nico) Berti : *Errico Malatesta e il movimento anarchico italiano e internazionale (1872-1932)*, Milan, Franco Angeli, 2004. Cet ouvrage n'est, à certains égards qu'un rapide « compendium » de ce volume – Cafiero avait fait de même avec *Le Capital* –, mais avec mes libertés et mes infidélités. Un autre livre qui m'a été précieux est l'autobiographie « jamais écrite » composée sous la direction de Piero Brunello et de Pietro Di Paola pour les éditions Spartaco en 2003 : *Autobiografia mai scritta. Ricordi (1853-1932)*. Une anthologie de textes de Malatesta encore disponible en librairie est *Il buon senso della rivoluzione*, Milan, elèuthera, 1999, toujours sous la direction de Berti.

Un avertissement. Tout ce que vous lirez dans ce récit n'est pas forcément « vrai » au sens strict, mais peu importe. Ceci est de la littérature, que cela plaise ou non. Et puis : « La légende est plus vraie que l'histoire », disait Malatesta et je suis d'accord.

RUE ANDREA-DORIA

Là où il vivait – mais ce qu’il menait là, quartier Trionfale, ce n’était pas vraiment une vie –, il y a une sobre plaque de marbre fixée au mur et, parfois, quelques fleurs fanées, un signe, un don. La plaque est à moitié cachée, dissimulée à l’ombre des platanes qui surveillent le trottoir et scandent le va-et-vient continu du marché. Nous sommes à une frontière où la chaussée se fait place, doucement. Devant, il y a une colline puis la rue monte. Rue Andrea-Doria, place Medaglie-d’Oro, le boulevard du même nom (et un peu plus loin, les briqueteries de la Valle Aurelia, le monde d’en bas). La plaque dit et ne dit pas, elle est réticente. Il n’y a pas le mot « anarchie » ni même la colère de ses derniers jours, de la réclusion.

L’apôtre de la liberté
ERRICO MALATESTA
Vécut et mourut dans cette maison
XXII juillet – MCMXXXII
En souvenir éternel

L’immeuble est encore comme il était de son temps. Un phalanstère aux volumes irréguliers,

avec colonnes et arcs, petits balcons en saillie, fenêtres lumineuses, lucarnes aveugles. Du trottoir jusqu'au premier étage, un mur en briques haut de deux mètres ; puis les immenses façades revêtues de gris et les fenêtres aux persiennes vertes bordées de jaune. Tout en haut – vers un ciel limpide et pur, trop bleu –, la silhouette des tours, les lavoirs. Passé la porte de l'immeuble, la grande place intérieure avec les palmiers, les mille cours secrètes et un labyrinthe de passerelles dérobées, d'escaliers, de passages. Plus loin, si on retourne vers le quartier Prati, en descendant vers le fleuve, les logements sociaux pour les employés du gouvernorat¹, l'ancien marché couvert – aujourd'hui massacré – et d'autres immeubles semblables, d'autres cours.

Quand il était arrivé à Rome, au début des années 1920, le quartier était encore un chantier à ciel ouvert (et naturellement un champ de bataille). Les premières patrouilles fascistes, les premières agressions et, en même temps, l'évacuation du « village abyssin », des baraques. Par la fenêtre de son appartement refuge, de son repaire, il voyait le paysage changer, s'ordonner. Mais dans les rues – qui à présent prenaient forme et direction –, il y avait une tension différente, peu claire, et l'intensité d'une énergie mauvaise, d'une violence sourde. Pour quelqu'un qui avait parcouru la planète en long et en large, il avait choisi le mauvais moment pour

1. Le gouvernorat de Rome remplaça la mairie par décret en 1926. Cette instance municipale était placée sous le contrôle direct du chef de l'État fasciste. Elle fut abolie en 1944. [Toutes les notes sont du traducteur.]

rentrer. Ou peut-être avait-il eu raison, en tout cas pas tort. Il devait être *ici*, lutter encore.

Hier soir, massacre à San Lorenzo. En ce moment, on me dit que la lutte sanglante bat son plein à Trastevere. Ce matin, ils ont envahi et dévasté le siège de la Confédération et la maison de Bombacci, place Cavour. Ici à Trionfale, ils ont tenté de venir avant-hier soir, mais les troupes les ont arrêtés. Maintenant, le quartier est bourré de soldats, de carabinieri, de gardes royaux, de mitrailleuses, de barbelés : mais on ne sait pas trop s'ils sont là pour protéger le quartier contre les fascistes ou pour protéger les fascistes contre la réaction populaire.

Il a vécu à contretemps, sans le vouloir, et voilà que l'urbanisme vient démentir sa biographie, la rend absurde. Alors que la ville conquiert de nouveaux espaces auparavant insoupçonnés, lui se retrouve serré dans un angle – ou une coquille – et la Rome de Malatesta, lentement, devient toujours plus étroite, claustrophobique. Une zone, un quartier, une rue, un appartement (et, à la fin, seulement une chambre, un sommier à ressorts et la bonbonne d'oxygène à côté du lit). La vie d'ermite, ou de reclus, on la lui colle à la peau irrévocablement. Ses derniers moments rue Andrea-Doria sont insupportables et tristes, d'un ennui extrême. Le vieux globe-trotter, le subversif, le mythique « Lénine d'Italie » est maintenant un petit vieux qui ne met plus le pied dehors (il ne peut pas le faire), qui ne reçoit personne, il n'a aucune visite. Ils auraient mieux fait de l'incarcérer. À presque quatre-vingts

ans, il est irritable et impatient, lui d'habitude agité et optimiste. Ils l'usent sans même le toucher. Lui qui n'aime pas s'épancher, lui si rétif à le faire, il écrit à une amie depuis son exil domestique forcé et ses mots sont, peut-être pour la première fois, désespérés :

Non, ma chère Virginia, je n'ai pas besoin de rester tranquille; je souffre, cependant, car je suis obligé de rester tranquille. Je ne peux rien faire ou presque, mais je voudrais au moins savoir ce qui se passe et ce que font les autres, autant par intérêt naturel pour nos affaires que pour ne pas me retrouver, lorsque la situation aura changé, comme si je tombais des nues.

Mais que devait-il attendre, le pauvre vieux? Rue Andrea-Doria, l'« apôtre de la liberté » était comme un lion en cage, tout pelé, qui ressassait à vide le passé et, lorsqu'il rêvait le futur, il faisait semblant (ou il obéissait à une ancienne habitude, un vieux vice). Mussolini, qui le connaissait bien, tout compte fait, lui avait joué le pire des tours. Libre, oui, mais libre de ne rien faire du tout, de rester à la maison. Libre seulement d'avoir le temps et le loisir de dépérir.

Sa géographie de l'exil, ou de la fuite, avait la forme et les couleurs d'un regret destructeur, qui transformait ces lentes journées en une arabesque de souvenirs flous et d'impatience. Les yeux mi-clos, le menton sur le poing, posté derrière les persiennes vertes entrouvertes, il regardait dehors, en contrebas, plus désespéré que jamais, impuissant désormais. Lui, il était cloué là, dans ces pièces où,



Elena Melli (Lucca, 1889 – Carrare, 1946) avec sa fille, Gemma Ramacciotti (au centre) et Errico Malatesta, dans une photo prise dans les années 1920.

l'après-midi, le soleil tapait et les carreaux neufs réfléchissaient de brillantes lueurs. Les lumières, les ombres, les éclairs et les clairs-obscurs d'une existence immobile, rétrécie. « On a six flics devant la porte », écrivit-il un jour à un ami, et cela dit tout.

Il était aux arrêts domiciliaires, enterré vivant, il n'était même plus électricien. S'il se mettait, prudemment, à la fenêtre, il était dévoré d'une envie pure, d'un désir ardent. Le rythme du Trionfale, le bruit de ferraille des trams, les cris, le marché : cet ersatz de vie le fascinait (il se serait contenté de beaucoup moins : un saut au café, une bière au soleil, une partie de boules, une promenade). Il n'était pas n'importe quel vieux, naturellement : il avait trop de souvenirs, trop étranges. « Que de souvenirs ! Et que de tristesse ! » Mais qu'est-ce qu'il faisait rue Andrea-Doria ? Par quel absurde tour du

destin s'était-il échoué dans cette vieille ville, dans ce quartier ?

« J'attends », écrit-il, mais c'est une façon de parler, un exorcisme. Il n'attendait rien, il se souvenait et ne se fiait plus à sa mémoire. Il avait vraiment été aussi aventureux, entreprenant et audacieux ? Cadix, Londres, l'Égypte, New York, Buenos Aires, la « bande du Matese² », la Patagonie. De ces mille vies de rebelle lui arrivait un vague parfum que sa vie actuelle – cette non-vie – rendait bien improbable, incroyable. Provocateur d'événements, agitateur, électricien et mécanicien, conspirateur (et chercheur d'or, si nécessaire) : de tous ses masques, de ses visages, il restait peu de choses ou rien, seulement un tourment.

Son silence était devenu dense comme de la chaux, gluant. Il n'y avait plus personne à enchanter, ni masse, ni foule, ni peuple, plus de harangues, de complots solitaires, d'assemblées. Il ne parlait qu'avec Elena, sa compagne, et qu'avec sa fille à elle, la petite Gemma, qui avait été assez sotte pour se marier avec un foutu bigot, un sycophante. À peine quelques années ou quelques mois plus tôt, des amis lui rendaient encore visite, des admirateurs et des camarades, des imitateurs. Il cuisinait des soupes de légumes, du stockfish, il ouvrait une bouteille de vin puissant, il discutait. Mais il ne parlait

2. Le 5 avril 1877, des anarchistes internationalistes, parmi lesquels Errico Malatesta, appliquèrent la théorie de la propagande par le fait en libérant et en instaurant le communisme libertaire dans deux villages du massif du Matese (d'où le nom qui fut donné au groupe par la suite). Le 12 avril, cernés par douze mille carabiniers, les insurgés durent se rendre.

pas de lui, il n'était quand même pas idiot (ni vaniteux, on le comprend) :

Ça m'ennuie de devoir parler de moi : je ne suis pas assez vaniteux pour dire ce que je peux avoir fait de bien ni assez naïf pour raconter ce que je peux avoir fait de mal. Mais chaque règle a son exception.

Et chaque exception a une règle, malheureusement : il le constatait. Des années d'une vie errante – exceptionnelle –, enfermées dans une bouteille, réglées, serrées entre quatre murs, liquidées. Il avait du mal à respirer, il étouffait, il se sentait à bout, paralysé. Toute cette « tranquillité », cette fausse paix, cette patience d'invalides, l'ennui. C'était un rythme atténué, une cadence traînante qui l'épuisait.

À presque quatre-vingts ans, il marque le pas et, pour la première fois, il accepte. Il ne se fait plus d'illusions et n'a plus de doutes. De cet appartement de la rue Andrea-Doria, il ne sortira que les pieds devant. C'est au moins une certitude, il peut y compter. Il dit que sa tête est « confuse », et puis il a des insomnies la nuit, il dort dans la journée ; il se sent inutile et fatigué, il se sent « abruti ». Il s'émeut quand il pense aux camarades, mais la plupart du temps, il ne pense à rien. En fait de penser, il rumine, il bredouille. Mourir maintenant... « quand on a tant rêvé et espéré » : l'idée ne lui plaisait pas, le dégoûtait. Mais il en était sarcastique, parfois. Ça ne durerait pas longtemps de toute façon. Avec ses poumons abîmés, l'emphysème, il vivait attaché à une bonbonne d'oxygène, sifflant, et il en plaisantait même,

avec ironie. Quelles autres ressources avait-il, quelles autres armes ?

Entre autres, je ne pourrais pas sortir de la maison sans traîner derrière moi une bonbonne d'oxygène : une chose [...] pour moi absolument impossible.

C'est sa dernière lettre, un adieu. Il meurt le jour qui est écrit sur la plaque, et même mort il fait peur, il trouble la tranquillité. Son décès n'est pas annoncé, la police prend des précautions. Certains viennent quand même puis s'éloignent, il vaut mieux ne pas se faire voir rue Andrea-Doria. Le dernier voyage de l'aventurier est celui qui l'emmène au cimetière Verano. Ni drapeaux ni partisans, pas de fleurs, seulement la couronne de la famille. Et aucun imprévu ni obstacle le long du parcours. Puis la police informe le ministère :

Transport funèbre de l'anarchiste Errico Malatesta effectué à 15 h 15 au trot sans incident. La dépouille mortelle a été suivie par trois voitures de proches. [...] Long itinéraire et au Verano, personne n'attendait le cercueil. Seulement à la hauteur de la rue Trionfale à peu de distance de l'habitation, alors que passait le corbillard, a surgi en side-car le délinquant politique Paolini Duilio avec un autre individu pas encore identifié, lesquels, une fois salués la dépouille mortelle, se sont aussitôt éloignés.

Maintenant, il avait une autre adresse, une autre maison (« la tombe se trouve au cimetière de Verano à Rome, carré n° 30, troisième rangée, tombe

n° 20 »), mais pour sa compagne, Elena Melli, Errico vivait encore là, rue Andrea-Doria, dans cette chambre fraîche, dans son repaire :

Je ne déplacerai pas même une chaise, ainsi, quand ceux qui l'aiment pourront revenir, ils en auront un souvenir vivant et auront l'impression de le voir encore et de l'entendre.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTI, Gianpietro, *Errico Malatesta e il movimento anarchico italiano e internazionale (1872-1932)*, Milan, Franco Angeli Edizioni, 2004.
- MALATESTA, Errico, *Autobiografia mai scritta. Ricordi (1853-1932)*, édité par Piero Brunelle et Pietro Di Paola, Santa Maria Capua Vetere, Edizioni Spartaco, 2003.
- , *Opere complete*, vol. 3, « *Un lavoro lungo e paziente...* » *Il socialismo anarchico dell'Agitazione (1897-1898)*, Milan, Zero in Condotta / La Fiaccola, 2011.
- , *Opere complete*, vol. 4, « *Verso l'anarchia* ». *Malatesta in America (1899-1900)*, Milan, Zero in Condotta / La Fiaccola, 2012.
- , *Opere complete*, vol. 5, « *Lo sciopero armato.* » *Il lungo esilio londinese (1900-1903)*, Milan, Zero in Condotta / La Fiaccola, 2014.
- , *L'anarchie. Suivi du « Programme anarchiste »*, Lux, Montréal, 2018.

TABLE

Note de l'auteur.....	9
Rue Andrea-Doria.....	11
Parmi les loups.....	21
Années de vagabondage, épreuves d'exil.....	55
Les bicyclettes de Bava Beccaris	89
À Londres.....	113
Tandis que dure le massacre.....	137
Le « Lénine d'Italie ».....	169
À Rome.....	205
Remarques sur un roman qui n'est pas un roman	229
Bibliographie	235

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN MARS 2018
SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE
CPI FIRMIN-DIDOT POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page
est de Claude BERGERON

La révision du texte
est de Paulin DARDEL

Lux Éditeur
c.p. 60191
Montréal, Qc, H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé en France

Rome, 10 novembre 1931. Condamné aux arrêts domiciliaires, une bonbonne d'oxygène en guise de boulet et surveillé en permanence par deux sbires de Mussolini, Errico Malatesta, octogénaire et malade, se remémore sa vie, sans nostalgie ni regrets. Au cours d'une journée ponctuée par le tic tac de l'horloge, celui qu'on a surnommé bien malgré lui le «Lénine d'Italie» se souvient : la rencontre avec Bakounine dans le Jura, l'insurrection manquée du Matese, l'exil à Paris puis à Londres, l'aventure en Argentine, les soulèvements massifs du biennio rosso. Soixante ans d'anarchie entremêlés à l'histoire d'Italie et à celle du mouvement ouvrier international.

Jusqu'ici racontée exclusivement dans les rapports des policiers qui l'ont toujours traqué, la vie de Malatesta, internationaliste et partisan de la propagande par le fait, est relatée en ces pages dans les mots de celui qui l'a vécue, tel que l'imagine Giacopini après avoir étudié de près la correspondance et l'œuvre de celui qu'il surnomme l'«Ulysse de l'anarchie».

Né à Rome en 1961, Vittorio Giacopini est écrivain et journaliste. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, parmi lesquels des romans et des essais.

Traduit de l'italien par Serge Quadruppani